Se benaist, manger à son benaise;
 Abuisi, amuser;
 Neisi, rour le chanvre;
 S'apraisi, s'étendre, faire le paresseux;
 Pisst (parlant par respect), pancher de l'eau,
 Dépillorci, dépillocher;
 S'acassst, se courber en deux;
 Cabossst, cabosser;
 Crosst, bercer;
 Petassst, mettre des petas;
 Posst, teter;
 Gausst, railler.

Cette particularité des sifflantes d'engendrer *i* paraît moderne. Outre qu'on n'en trouve pas trace dans les anciens documents (Marguerite a *confessar*, *passar*, *pensar*), elle souffre encore beaucoup d'exceptions : *pensó*, penser, *avisó*, regarder, voir ; *abousó*, s'écrouler ; *bussó*, pousser ; *delouso*, enlever les *luses* ; *posó*, poser, etc.

Ce qui marque bien le caractère d'évolution de ce mode de formation, c'est que des mots ont les deux formes en *i* et en *ó* : *crossi*, *crossó*, bercer. *Afforcía*, confirmer avec force (*ad fortiare*), est donné par Cochard, concurremment avec la forme *afforci*, qui a pris complètement le dessus, du moins aux environs de Lyon, depuis que Cochard écrivait son vocabulaire, il y a quelque septante ans. Nous voyons là le phénomène signalé dans *chouchia*, à propos de la neuvième règle ; *afforcía* est la forme archaïque.

SCHOLIE. La sifflante appelle *i* de nécessité, toutes les fois qu'elle-même, comme on le peut le voir dans les sept premiers exemples, est précédée soit d'un *i*, soit d'un *yolte*, c'est-à-dire d'un *i* ou d'un *y* qui n'existait pas dans le type latin, du moins à l'état de voyelle syllabique.

Ce phénomène s'est produit dans *se quaisi*, setaire, dérivé de *quies*.

Dans *ajassst*, s'accroupir, la finale *i* est le produit de la gutturale de *jacere*.

Il est probable que c'est par analogie avec ces verbes, qui se terminent régulièrement en *i*, que peu à peu l'usage s'est introduit de terminer de même tous ceux qui sont précédés d'une sifflante.